

rencontrée par l'étudiant de deuxième année de droit, confronté brutalement à ce morceau de choix qu'est « le stratif », la lecture préalable de l'ouvrage pourrait être une propédeutique propice, pour peu que ses enseignants ne placent pas le sacré où il n'a jamais été. L'intelligence étant la chose du monde la mieux partagée, nul doute qu'il y a là un débouché éditorial propre à donner à cet ouvrage passionnant toute l'aura qui lui est due.

Jean-Philippe Roy

Université François-Rabelais, Tours
PACTE, IEP de Grenoble
jproy37@numericable.fr

Armand MAUL, *Approche évolutionniste de la sexualité humaine. L'écueil des pouvoirs et des dogmes : médicaux, religieux et scientifiques.*
Paris/Budapest/Turin, Éd. L'Harmattan, coll. Biologie, écologie, agronomie, 2005, 295 p.

Sous un titre peu adéquat, orné d'un sous-titre un peu pompeux, se cache un ouvrage qui ne manque ni de rigueur, ni d'idées, ni surtout de courage. C'est un livre courageux que celui d'Armand Maul, courageux par ses prises de position et sa hauteur morale autant que par les sujets abordés. Très hégélien dans sa composition, l'ouvrage compte trois parties aux titres éloquentes et ambitieux comme le projet de l'auteur. Projet présenté clairement dans son avant-propos : il s'agit, en effet, de « comprendre l'origine de certaines souffrances humaines » (p. 5). Et il faut rendre justice à un auteur qui, fait suffisamment rare pour être souligné – n'impute pas ces souffrances à un inconscient rusé mais « à une inadéquation entre nos dispositions intérieures fondamentales et les contraintes imposées par notre vie sociale » (p. 5). Voilà qui nous change. Que la société ne respecte pas toujours les données de nature, chacun de nous peut en faire l'expérience quotidienne, mais on le dit si rarement.

La première partie peut se définir comme une tentative de repérage des universaux constitutifs de ce qu'on appelle la nature humaine.

D'un point de vue philosophique, c'est la plus sujette à caution. La seconde est de loin la plus intéressante, elle est même passionnante sous bien des aspects, car elle aborde les thèmes les plus ardues et les plus controversés de la bioéthique : la sexualité, le sida, la virginité, le viol, d'une manière générale toutes les questions qui relèvent de ce qu'on peut intégrer dans la liste des universaux humains : la pudeur et l'intimité. La troisième se veut un dépassement un peu transcendantal et humaniste qui n'apporte rien de vraiment décisif philosophiquement sinon qu'elle développe les options généreuses de l'auteur tout en dénonçant la « suffisance scientiste et ses illusions » (p. 226 et sq.). Elle se clôture en revanche sur une question centrale liée à la bioéthique : celles des normes de l'humanité.

Le premier reproche qu'on peut formuler envers cet ouvrage ambitieux dans sa visée, son propos, comme d'ailleurs dans sa portée théorique, porte d'abord sur un certain nombre de faiblesses de construction, liées sans doute à des excès « baroques ». L'ouvrage aurait gagné à plus de simplicité. Il pâtit d'une composition un peu alourdie par des précautions épistémologiques qui, au fond, importent peu et qui apparaissent plutôt liées à un souci excessif de fonder le propos en scientificité. Armand Maul, il est vrai, est évolutionniste, il prend grand soin de nous le dire et surtout de fonder le caractère scientifique de cette théorie dont il se réclame. Il s'agit de « considérer l'homme en tant qu'espèce appartenant au règne animal ni plus ni moins ». Soit. L'éthique serait alors un trait comportemental acquis : « Une réponse adaptative des individus ». Soit. Il le dit au demeurant fort joliment en tirant : « Dieu, Darwin et les dés » (p. 14 et sq.). Mais le fait qu'une théorie soit largement partagée dans la communauté scientifique plaide moins en faveur de sa scientificité qu'en faveur du conformisme social auquel les universitaires sont soumis, autant que les autres, voire davantage. Ils font carrière comme tout un chacun. De plus, comme chacun sait depuis Thomas S. Kuhn, l'histoire des sciences est l'histoire de paradigmes

successifs, ébranlés par des faits qui bousculent le paradigme ou par des hommes un peu plus épris de vérité que les autres. L'évolutionnisme est le discours encore dominant, pas forcément vrai, c'est à peu près tout ce que prouve la longue suite d'arguments d'autorité qui constituent ces précautions, oratoires plus qu'épistémologiques. Quoi qu'il en soit des présupposés scientifiques qui gouvernent la pensée d'Armand Maul, d'une part, il offre un excellent résumé des thèses évolutionnistes, darwinistes et post-darwinistes – ce qui n'est pas à négliger – et d'autre part, il ne dissimule aucunement ses présupposés. Il convient donc de rendre hommage à une honnêteté intellectuelle qui honore l'auteur de cet ouvrage qui livre au demeurant des pages passionnantes. Mais il est difficile de le suivre lorsque, dans l'exposition d'une théorie de la perception tout à fait intéressante (p. 20), il affirme que les sensations sont le fruit d'un processus adaptatif. C'est oublier le poids des habitudes culturelles. Les choses sont rarement aussi simples.

Pour asseoir cette démonstration évolutionniste en diable, il faut donc « remonter le plus loin possible aux sources de l'humanité ». Nous voilà dans la première partie, la plus contestable philosophiquement. Pourquoi ? Tout d'abord parce qu'elle pose la question des universaux humains. Cette question des universaux est un héritage de la philosophie antique. Alain de Libera expose clairement le problème au chapitre V – « Les Universaux » – de son ouvrage : *Albert le Grand et la philosophie* (Paris, J.Vrin, 1990). Les universaux touchent la question des états d'intelligibilité qui se monnaient dans la distinction de l'universel qu'on peut repérer dans quatre formes distinctes : forme idéale, forme fluante, forme participée et forme abstraite. Les platoniciens se vouent à son être idéal, les péripatéticiens se vouent à son être intellectuel et formel, les épicuriens à son être formel et formé, les nominalistes à son être conceptuel. C'est par extension que l'anthropologie a utilisé le concept, en lui conférant le sens d'invariants, et en transformant ces

universaux en grands traits structurels constitutifs de la nature humaine. Nul ne saurait reprocher au demeurant à Armand Maul d'ignorer ce que la plupart des philosophes eux-mêmes ignorent eux-mêmes, sauf à daigner jeter un coup d'œil dans l'œuvre d'Alain de Libera. La question des universaux anthropologiques n'est pas récente, puisqu'elle est coextensive à la question de la nature humaine. Au fond, au lieu de parler de l'essence de l'homme, on parle des universaux de la nature humaine. Ça fait plus sérieux. Armand Maul en liste les principaux sans préciser si la liste est exhaustive ou pas : à tout seigneur tout honneur, il ouvre cette liste avec le langage, puis, bon second, la différence sexuelle à laquelle ultérieurement il va accorder une sorte de primat – la virginité, le plaisir sexuel. Il faudrait ajouter le travail, qui semble organiser la différenciation sexuelle. Pour Armand Maul, « Les universaux ont été lentement forgés par l'évolution » (p. 28). Postulat qu'il nous faut admettre, mais dont le statut est cependant celui d'un axiome indémontrable. L'évolution aurait ainsi contribué à forger quelques règles comportementales de base. Ajoutons ce que le bon sens nous rappelle : que l'extraordinaire diversité des « réponses adaptatives » fait voler en éclat cette idée. Quant à la famille, même si l'on est enclin à penser, comme Armand Maul, que toutes les sociétés sont fondées sur cette notion, force nous est d'admettre que nos modernes sociétés la rejettent de plus en plus. Pour ce qui est des sociétés traditionnelles, le lignage est aussi puissant que la famille. Les faits contredisent souvent les théories. Ce qui n'infirme pas forcément la théorie, mais rend plus difficile la théorisation.

C'est avec la deuxième partie que l'ouvrage devient vraiment passionnant, sans doute parce qu'il aborde les problèmes importants sans se soucier plus qu'il n'est nécessaire d'en fonder la scientificité. Et là, on nous parle de ce qui nous intéresse et en particulier d'un universel nouveau, quelque peu oublié : l'intimité. Autrement dit, la pudeur. Il est rappelé deux lois contraires : la loi biologique,

à la fois d'une extrême lenteur et d'une grande inertie, et la loi sociale qui va de plus en plus vite. Et de la conciliation de plus en plus difficile entre l'homme biologique – l'homme naturel ? – et l'homme social. Il faut souligner combien les questions qui sont abordées touchent à une dimension importante de l'homme : la sexualité. Le sida, le viol, la virginité des femmes et le don d'organes font partie des grandes questions abordées courageusement et avec délicatesse. Sans aller jusqu'à admettre l'idée d'une « signification éthologique de l'hymen » (p. 193), on ne peut que reconnaître que certaines sociétés ont accordé et accordent encore à la virginité un statut symbolique que nous avons aujourd'hui peine à comprendre. L'éclairage d'Armand Maul pourra sans aucun doute y contribuer: La tolérance, après tout, si elle n'est pas la première des vertus et si elle n'est sans doute pas une vertu du tout, n'est pas à négliger dans le domaine de l'*ethos*.

Qu'un biostatisticien propose un essai sur toutes ces questions et tente de fonder sa démonstration sur une nature humaine lentement forgée par des siècles d'évolution, voilà qui donne à réfléchir. Les pages sur le sida (pp. 141-151) comptent parmi les plus courageuses. Il ne s'agit rien de moins que de « repenser l'idéologie médicale à la lumière des universaux humains » (p. 133). Il est à craindre que, dans cette perspective, il faudrait reconnaître qu'au nom de la santé, nous sommes contraints d'instrumentaliser le corps au degré le plus dégradant. Car c'est bien la question qui se pose à travers cet ensemble de questions controversées, analysées à la lumière de cette approche singulière : comment dégager les principes qui nous sont aujourd'hui nécessaires pour apprécier moralement des protocoles qui agissent sur le corps humain comme sur une chose alors que celui-ci est un attribut essentiel de notre personne. Armand Maul, sur ces questions touche une question éthique centrale.

Il est cependant difficile de le suivre dans sa démonstration lorsqu'elle prétend dénoncer

le danger des dogmes en mettant sur le même plan dogmes religieux, dogmes médicaux et dogmes scientifiques. Que la science et la médecine ont aujourd'hui partie liée, rien n'est plus certain. En revanche, le morale de l'Église n'a plus la force contraignante dont elle a pu disposer il n'y a pas si longtemps encore. Que l'autorité médicale – de la blouse blanche – suffise à imposer à une femme des protocoles qu'elle refuserait si sa volonté n'était bloquée, les témoignages abondent. Mais on ne peut mettre sur le même plan l'autorité spirituelle et morale de l'Église, aujourd'hui très affaiblie, et celle de la science qui ne fait que se renforcer: Mettre sur le même plan le prêtre d'hier et le médecin d'aujourd'hui est une erreur d'appréciation. Quitte à comparer les plans, il faut comparer le prêtre d'aujourd'hui et le médecin d'aujourd'hui. Et force est alors d'admettre que le pouvoir du prêtre est loin d'égaliser celui du médecin. Ce que l'auteur admet parfaitement au demeurant (p. 205).

Quoi qu'il en soit, la question qui clôture cet ouvrage – qui a le mérite d'aborder avec délicatesse des problèmes extrêmement polémiques – est essentielle : quelles sont les normes de l'humanité et surtout qui les fixe ? Redéfinir l'espèce humaine, soit, mais selon quels critères, quels « universaux », quelles croyances ? Ce qui met en évidence le paradoxe de cette pensée étonnante puisqu'elle affirme la dignité essentielle de l'homme en la fondant non pas dans sa liberté ou sa capacité à décider de faire le bien ou de refuser de faire le mal, mais dans la biologie même. Mais si l'homme est un animal, espèce animale dans l'ordre *anima*, alors sa norme est animale et non pas humaine. Contradiction insoluble qui reste le mystère de cette pensée originale. C'est bien sûr la question de l'origine du sens moral qui est ici posée. Pour l'auteur, celui-ci possède « des fondements naturels et ancestraux qui sont le fruit de l'évolution » (p. 246). Ainsi le néodarwinisme fournirait-il les clés de notre questionnement éthique : « Les Églises auraient ainsi su transcrire avec plus ou moins de clarté et de réussite le message éthique ancestral exprimé », transcription

effectuée par les textes fondateurs et « d'innombrables récits non dépourvus d'une certaine forme de majesté » (p. 248). Rappelons simplement que la théologie dispose de notions philosophiques élaborées par des siècles de réflexion. Le « message éthique ancestral » porte un nom : la loi naturelle, ou loi divine inscrite dans le cœur de l'homme ; et qu'il ne saurait ignorer sans dommage. Loi naturelle non écrite dont Antigone, est-il nécessaire de le rappeler, reste l'éternelle héroïne. Enterrer son frère est aussi de l'ordre du message éthique ancestral ... Dût-on en mourir enterrée vive.

Marion Duvauchel

ERAC, université de Rouen

Marie-France.Duvauchel@wanadoo.fr

Jean-Denis MOUTON, dir., *L'Union européenne en débat. Visions d'Europe centrale et orientale.*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll.

Cap Europe, 2004, 263 p.

Cet ouvrage est la publication des actes d'un colloque universitaire, tenu en avril 2003 à l'université Nancy 2, où intervenaient également des diplomates et quelques hommes politiques. Il livre des réflexions sur l'identité des pays d'Europe centrale et orientale (PECO, qualificatif rejeté par de nombreux intervenants), leurs aspirations en entrant dans l'Union, les conséquences politiques de l'élargissement à dix nouveaux membres de l'Union, et les conditions d'émergence d'un espace public européen commun incluant ces nouveaux venus. L'utilité première du livre est de présenter au lecteur français le point de vue des « autres » sur l'Union européenne. Plusieurs auteurs rappellent que l'Union est d'abord vue comme un pôle de stabilité démocratique et de paix, ou comme un mât de cocagne. Cependant, dans la lignée des stimulants propos de Václav Havel, repris ici, le passé de domination communiste a permis d'adopter un point de vue critique sur certains travers de nos sociétés capitalistes : « [il faut que] les gens cessent d'être un troupeau, une marchandise manipulable et uniformisée, consommateurs de la culture

télévisée. Et peu importe qu'ils puissent choisir entre trois mastodontes concurrentiels du monde capitaliste ou un mastodonte unique et sans concurrence du monde socialiste. Que les couleurs extérieures d'un système et la grisaille de l'autre ne nous cachent pas que la vie y est un même désert qui a perdu son sens » (*Interrogatoire à distance*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1989).

Durant la phase de « retour à l'Europe » de ces pays, à partir de 1989, l'idéalisation de l'Europe, terre de liberté et d'abondance, a cédé la place à un certain « désenchantement », affirme André Reszler (p. 35). Le paradoxe est que l'entrée dans l'Union s'est probablement faite au moment même où le désir d'Europe se faisait moins intense, voire teinté d'un peu d'amertume, devenant « un mariage de raison » poursuit André Reszler (p. 44). Pour Petia Gueorguieva, l'adhésion à l'Union s'est accomplie dans un climat incertain. Selon l'enquête « Eurobaromètre » de l'automne 2002, dans les PECO, 70 % des Bulgares, par exemple, affirmaient être mal informés sur le processus d'adhésion en cours de leur pays, 40 % reconnaissent ne pas connaître grand chose à l'Union. Elle insiste aussi sur un retournement de croyance à la fin des années 1990. L'ère de l'eldorado est révolue, l'Union a donné lieu à « un autre genre de mythe et de croyance, lié cette fois à des craintes et à des angoisses de la population : celui selon lequel l'Union européenne est surtout une bureaucratie coûteuse, dont les caisses seront remplies par les impôts nationaux » (p. 135). Dans la même enquête, il transparaît que les citoyens des PECO partagent une identité crainte sur les perdants de l'adhésion à venir : « Ce qui est frappant, c'est que le même schéma général des groupes défavorisés se répète dans tous les pays : presque partout, les agriculteurs, les personnes âgées, les personnes à revenus faibles, les travailleurs manuels et les fonctionnaires sont désignés comme perdants » (p. 136). Ce sont à peu près les mêmes catégories qui ont déjà perdu au jeu de la transformation des économies